

Poèmes, paysages

Arthur Rimbaud

« Le Dormeur du Val », Poésies, 1870

Ce sonnet de Rimbaud (1854-1891) s'inscrit pour une part dans une série de poèmes célébrant la nature, comme « Ma Bohême » ou « Sensation ». Mais il est aussi inspiré par le contexte de la guerre franco-prussienne de 1870, et la nature y joue dès lors un rôle particulier.



C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu¹,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls², il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement, il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

¹ Plante herbacée.

² Plante herbacée à feuilles longues et pointues, à fleurs possédant des coloris variés, le glaïeul est lié symboliquement à l'invitation amoureuse (pour ses fleurs) mais aussi à la mort et aux rites funéraires (pour ses feuilles).

Blaise Cendrars

La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France (extrait), 1913

La poésie de Blaise Cendrars (Frédéric Louis Sauser, 1887-1961) dessine l'image d'un poète voyageur, baroudeur : « Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part, / je pouvais aller partout », écrit-il dans La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France. Ce poème évoque sa traversée de la Russie, en train, au moment de la guerre russo-japonaise, en 1905. Il est accompagné d'une jeune Parisienne, Jeanne.



« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours
Tu es loin de Montmartre¹, de la Butte¹ qui t'a nourrie du Sacré
[Cœur¹ contre lequel tu t'es blottie

Paris a disparu et son énorme flambée

5 Il n'y a plus que les cendres continues

La pluie qui tombe

La tourbe qui se gonfle

La Sibérie qui tourne

Les lourdes nappes de neige qui remontent

10 Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans
[l'air bleui

Le train palpite au cœur des horizons plombés

Et ton chagrin ricane...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Les inquiétudes

15 Oublie les inquiétudes

Toutes les gares lézardées obliques sur la route

Les fils télégraphiques auxquels elles pendent

Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent

Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une

[main sadique tourmente

20 Dans les déchirures du ciel, les locomotives en furie
s'enfuient

Et dans les trous,

Les roues vertigineuses les bouches les voix

Et les chiens de malheur qui aboient à nos trousses,

25 Les démons sont déchaînés

Ferrailles

Tout est un faux accord

Le *broun-roun-roun* des roues

Chocs

30 Rebondissements

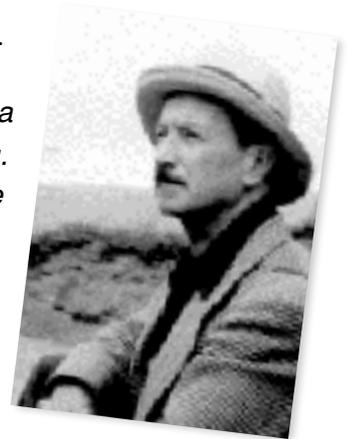
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd.

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Saint-John Perse

« Pour fêter une enfance - II », in Éloges, 1911

Saint-John Perse, de son vrai nom Alexis Léger, est né en Guadeloupe, où il a passé son enfance jusqu'en 1899, date à laquelle sa famille gagne Pau. L'œuvre de ce diplomate à la ville consacre l'unité du monde, dans une poésie qui semble prononcée d'un seul souffle, notamment grâce à l'emploi du verset. Il reçoit le prix Nobel de littérature en 1960.



Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes... Et
nos paupières fabuleuses... Ô
clartés ! ô faveurs !
Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute
bête, qu'elle était belle et bonne.
Ô mes plus grandes
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux
insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de
famille. Et une très petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon, son
cercueil d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer
l'oiseau-mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux
comme fait la servante,
celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

... Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...
Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage
du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune
dut essuyer à l'angle de mes yeux.

Le sorcier noir sentenciat à l'office : « Le monde est comme une
pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou
pleurer... »

Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre
un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissaient le mât
lisse des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les
haubans de liane,
où trop longues, les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches.

« Pour fêter une enfance »¹, II,
poème en six chants écrit en 1907,
publié dans la *Nouvelle Revue française* en 1910
et dans le recueil *Éloges* en 1911.

¹ En exergue du poème « Pour fêter une enfance » figure cette expression : « King Light's Settlements », Les colonies du Roi Lumière ou Les colonies du Roi Léger.

René Char

Extraits de Feuillets d'Hypnos, 1948

Durant la période qui l'a vu combattre dans la Résistance, en 1941-1944, René Char a rédigé les Feuillets d'Hypnos, des fragments sous formes de notes, entre poésie et brefs récits de guerre. En voici deux exemples. Le fragment 237 clôt les Feuillets d'Hypnos. Cet ensemble de textes sera publié dans Fureur et mystère en 1948.

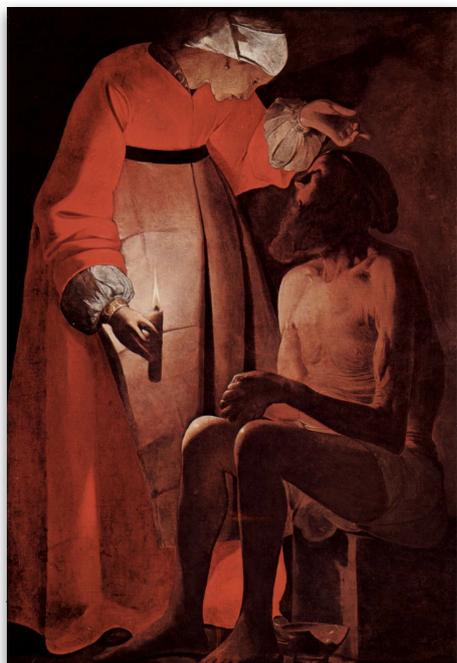


141

La contre-terreur, c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies, c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant, c'est l'ombre, à quelques pas, d'un compagnon accroupi qui pense que le cuir de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous a fixé rendez-vous !

237

Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.



Job et sa femme, de Georges de La Tour (peint vers 1640-1645). Ce tableau met en scène un épisode de la Bible : la patriarche Job, à la foi inébranlable, est raillé par sa femme.

René Char avait cette peinture avec lui pendant la guerre. Il la connaissait alors sous le titre Le Prisonnier, et en avait une toute autre lecture : cette toile lui apportait espoir et réconfort. Voici ce qu'il écrivait à son propos, toujours dans ses Feuillets d'Hypnos.



La reproduction en couleur du *Prisonnier* de Georges de La Tour que j'ai piquée sur le mur de chaux de la pièce où je travaille semble, avec le temps, réfléchir son sens dans notre condition. Elle serre le cœur mais aussi désaltère ! Depuis deux ans, pas un réfractaire qui n'ait, passant la porte, brûlé ses yeux aux preuves de cette chandelle. La femme explique, l'emmuré écoute. Les mots qui tombent de cette terrestre silhouette d'ange rouge sont des mots essentiels, des mots qui portent immédiatement secours. Au fond du cachot, les minutes de suif de la clarté tirent et diluent les traits de l'homme assis. Sa maigreur d'ortie sèche, je ne vois pas un souvenir pour la faire frissonner. L'écuelle est une ruine. Mais la robe

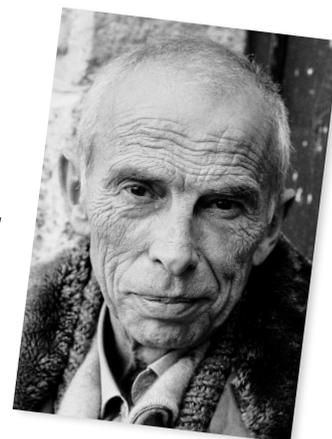
gonflée emplît soudain tout le cachot. Le Verbe de la femme donne naissance à l'inespéré mieux que n'importe quelle aurore.

Reconnaissance à Georges de La Tour qui maîtrisa les ténèbres hitlériennes avec un dialogue d'êtres humains.

Pierre Bergounioux

Extraits de Points cardinaux, 1995

Écrivain contemporain, né dans le Limousin au milieu du XXe siècle, Pierre Bergounioux tente, à travers ses récits, ses essais ou ses œuvres parfois proches de la poésie, de saisir la singularité de l'époque qui l'a vu naître : celle de la fin de la France rurale. Il construit ainsi, d'œuvre en œuvre, une réflexion sur l'homme, le monde et le temps. L'extrait qui suit correspond aux dernières pages d'un (apparent) petit livre intitulé Points cardinaux.



Puisque c'est de l'infirmité de notre condition que je parle, de notre finitude et du vaste monde, il me faut dire un mot de l'endroit où il me semble qu'on voit, que l'on peut accepter. Il se trouve au bord occidental de la montagne limousine, sur le plateau de Millevaches. On a dépassé depuis longtemps les derniers hameaux, quelques maisons aux toits d'ardoise enfouies dans les sapinières puis les derniers sapins. On s'avance à travers la bruyère et l'ajonc. Il ne s'est jamais rien passé, ici. Rien ne se passera jamais. Le ciel est d'un bleu cru, acide. On peut caresser le rude pelage de la planète, son échine de granit. Nul bruit ne trouble le silence. On comprend. C'est dans l'air qu'on respire, la lumière vive, lustrale dont est baigné. On sait et cela, de surcroît, va de soi. Nous avons un court instant à passer. Nous sommes ce fugitif émoi en présence des choses. Il serait inutile, déplacé de réclamer. C'est là que j'aimerais pouvoir me rendre, me traîner, à la fin. Je verrais le rocher, l'eau qui court dans la bruyère ou seulement la neige, l'hiver. J'aurais, sur l'inclémente litière, non seulement la notion mais la sensation de ce que nous sommes, de notre place exacte, de ce qui nous échoit. Il me paraît simple, facile presque, de s'en accommoder sous le ciel pur, dans le silence inaltérable du plateau, bien plus que dans quelque chambre aux tentures tirées, encombrée de linges, avec de la vaisselle sur des plateaux, d'amers, d'inutiles remèdes et cette oppression, ce désespoir.

Nous avons perdu la félicité indistincte qu'on voit aux bêtes, aux poissons enchâssés dans l'eau cristalline, aux bêtes des bois couleur de feuilles mortes, aux oiseaux ivres d'air. Nous sommes devenus pensifs et, partant, étrangers, frêles, frileux, vulnérables. Il nous faut une table, un toit, du feu, une maison. Nous nous souvenons parfois d'avoir été au monde pleinement, sans états d'âme, d'un très lointain commencement. Je rêve, pour finir, d'une lande ouverte à tous les vents où l'on verrait ce qu'il en est de nous et de tout et d'y être, avant d'avoir été.

Baudelaire : une nouvelle et paradoxale conception de la beauté

Le « Beau » est « toujours bizarre », « ardent et triste ».

« **Le beau est toujours bizarre.** »

Le beau est toujours bizarre. Je ne veux pas dire qu'il soit volontairement, froidement bizarre, car dans ce cas il serait un monstre sorti des rails de la vie. Je dis qu'il contient toujours un peu de bizarrerie, de bizarrerie non voulue, inconsciente, et que c'est cette bizarrerie qui le fait être particulièrement le Beau.

Extrait de « Méthode de critique de l'idée moderne du progrès appliquée aux beaux-arts. Déplacement de la vitalité », dans *Exposition universelle*, 1855.

« **Quelque chose d'ardent et de triste** »

J'ai trouvé la définition du Beau, de mon Beau. C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais, si l'on veut, appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet par exemple, le plus intéressant dans la société, à un visage de femme. Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois, — mais d'une manière confuse, — de volupté et de tristesse ; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associés avec une amertume refluant, comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau.

Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter, aux yeux d'un homme bien entendu, — excepté, peut-être, aux yeux d'une femme, — cette idée de volupté, qui, dans un visage de femme, est une provocation d'autant plus attirante que le visage est généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, — des besoins spirituels, — des ambitions ténébreusement refoulées, — l'idée d'une puissance grondante et sans emploi, — quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse (car le type idéal du dandy n'est pas à négliger dans ce sujet) ; quelquefois aussi, — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), le *malheur*. Je ne prétends pas que la Joie ne puisse pas s'associer avec la Beauté, mais je dis que la Joie est un des ornements les plus vulgaires, tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guère (mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé ?) un type de Beauté où il n'y ait du *Malheur*. Appuyé sur — d'autres diraient: obsédé par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de en pas conclure que le plus parfait type de Beauté virile est *Satan*, — à la manière de Milton.

Extrait de *Fusées*, 1887.

De la laideur et de la sottise [le poète] fera naître un nouveau genre d'enchantements.

[...] Le poète sait descendre dans la vie ; mais croyez-vous que s'il y consent, ce n'est pas sans but, et qu'il saura tirer profit de son voyage. De la laideur et de la sottise il fera naître un nouveau genre d'enchantements. Mais ici encore sa bouffonnerie conservera quelque chose d'hyperbolique ; l'excès en détruira l'amertume, et la satire, par un miracle résultant de la nature même du poète, se déchargera de toute sa haine, dans une explosion de gaieté, innocente à force d'être carnavalesque.

Sur mes contemporains : Théodore de Banville

Trois poèmes sur la beauté dans Les Fleurs du Mal

« Une charogne », « La Beauté », « Hymne à la Beauté »

Deux topoi poétiques : le « memento mori » et le « carpe diem » chez Ronsard et Baudelaire

Ode à Cassandre

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautez laissé choir !
Ô vraiment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Pierre de Ronsard, *Les Amours*, 1552.

Je vous envoye un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies,
Qui ne les eust à ce vespre cuillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de tems cherront toutes flétries,
Et comme fleurs, periront tout soudain.

Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame :
Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pour-ce aimés moy, cependant qu'estes belle.

Pierre de Ronsard,
Continuation des Amours, 1555.

Pierre de Ronsard (1524-1585) est avec Joachim du Bellay le poète le plus emblématique de la Pléiade (c'est d'ailleurs lui qui donne ce nom à la « Brigade » qu'il forme avec ses amis poètes depuis 1549). Son œuvre est placée sous le signe de l'abondance et de la diversité : chants d'amour, poèmes célébrant les événements et les grands de son temps, rythmes et formes poétiques variés. Il allie une quête de perfection poétique à un accent de sincérité qui le distingue de plusieurs de ses contemporains, en particulier dans les poèmes d'amour, aujourd'hui les plus connus.

La Pléiade est attachée à la publication d'un manifeste en faveur d'une poésie française renouvelée, écrit par du Bellay, *Défense et Illustration de la langue française* (1549). Il s'agit pour ces poètes de refonder la poésie sur un certain nombre de genres (l'ode, l'épigramme, l'épigramme, l'épigramme, le sonnet), sur l'imitation des Anciens, et sur l'alliance du travail et de l'inspiration (théorisée par Platon : le poète est sujet à un *enthousiasme*, une fureur poétique). Ils récuse ainsi la poésie de cour qui les précède, qu'ils considèrent comme un pur divertissement produit par des versificateurs.



Les mots de la poésie : avant Baudelaire, Hugo met « un bonnet rouge au vieux dictionnaire »

Extrait de « Réponse à un acte d'accusation » (1856)

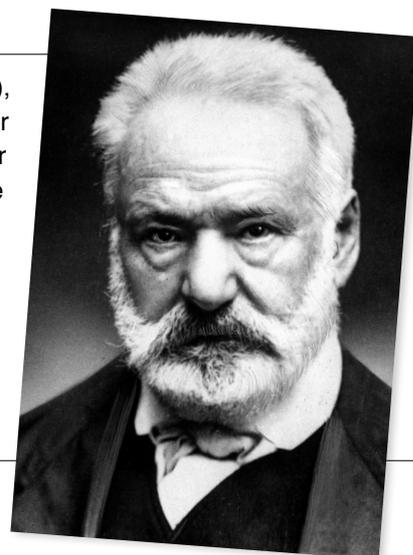
La poésie était la monarchie ; un mot
Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud ;
Les syllabes, pas plus que Paris et que Londres,
Ne se mêlaient ; ainsi marchent sans se confondre
Piétons et cavaliers traversant le pont Neuf ;
La langue était l'Etat avant quatre-vingt-neuf ;
Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes ;
Les uns, nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes,
Les Méropes, ayant le décorum pour loi,
Et montant à Versaille aux carrosses du roi ;
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
Habitant les patois ; quelques-uns aux galères
Dans l'argot ; dévoués à tous le genres bas,
Déchirés en haillons dans les halles ; sans bas,
Sans perruque ; créés pour la prose et la farce ;

[...]

Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : Pourquoi
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !
Je fis une tempête au fond de l'encrier,
Et je mêlai, parmi les ombres débordées,
Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées ;
Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser, tout humide d'azur !
Discours affreux ! - Syllepse, hypallage, litote,
Frémirent ; je montai sur la borne Aristote,
Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.
Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,
Tous ces tigres, le Huns, les Scythes et les Daces,
N'étaient que des toutous auprès de mes audaces ;
Je bondis hors du cercle et brisai le compas.
Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas ?

Dans ce poème extrait des *Contemplations* (1856), Victor Hugo (1802-1885), sous couvert de s'adresser à un « réactionnaire » fictif qui lui reprocherait de composer une poésie dégradée, harangue les républicains, dont il fait partie, pour leur signifier qu'il a toujours été des leurs et que son travail formel vise depuis longtemps une émancipation à la fois poétique et humaine.

Ce poème témoigne de façon emblématique de son refus de la conception classique du lexique de la poésie. Mais dans sa forme (voir la façon dont le vers est traité, avec force enjambements et rejets), il révèle aussi l'importance pour le poète de revivifier le vers (« J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin », écrit-il dans un exemple de trimètre romantique).



Selon Baudelaire, le « peintre de la vie moderne » doit saisir la beauté de son époque, « tirer l'éternel du transitoire ».

En 1863, Baudelaire consacre un essai, *Le peintre de la vie moderne*, au peintre et graveur Constantin Guys (1802-1892). Cet essai paraît dans *Le Figaro*.

Selon le poète, l'art doit « comprendre le caractère de la beauté présente », et non s'enfermer dans la recherche d'une beauté académique. Il loue justement en Guys sa capacité à saisir « la vie moderne », c'est-à-dire à extraire une beauté intemporelle des images fugaces, nouvelles et prosaïques qu'offre le paysage urbain (premier texte).

S'il y parvient, c'est parce qu'il est, selon Baudelaire, « homme des foules » : tel est son élément naturel, comme l'air est celui de l'oiseau. Il sait faire preuve d'une perception enfantine, « c'est-à-dire d'une perception aiguë » qui lui permet d'idéaliser et d'harmoniser tout ce que la mémoire a assimilé en désordre.

Extrait du chapitre IV, « La modernité »

Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? A coup sûr, cet homme, tel que je l'ai dépeint, ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité [...]. Il s'agit, pour lui, de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire. Si nous jetons un coup d'œil sur nos expositions de tableaux modernes, nous sommes frappés de la tendance générale des artistes à habiller tous les sujets de costumes anciens. Presque tous se servent des modes et des meubles de la Renaissance, comme David se servait des modes et des meubles romains. Il y a cependant cette différence, que David, ayant choisi des sujets particulièrement grecs ou romains, ne pouvait pas faire autrement que de les habiller à l'antique, tandis que les peintres actuels, choisissant des sujets d'une nature générale applicable à toutes les époques, s'obstinent à les affubler des costumes du Moyen Age, de la Renaissance ou de l'Orient. C'est évidemment le signe d'une grande paresse ; car il est beaucoup plus commode de déclarer que tout est absolument laid dans l'habit d'une époque, que de s'appliquer à en extraire la beauté mystérieuse qui y peut être contenue, si minime ou si légère qu'elle soit. La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. Il y a eu une modernité pour chaque peintre ancien ; la plupart des beaux portraits qui nous restent des temps antérieurs sont revêtus des costumes de leur époque. Ils sont parfaitement harmonieux, parce que le costume, la coiffure et même le geste, le regard et le sourire (chaque époque a son port, son regard et son sourire) forment un tout d'une complète vitalité. Cet élément transitoire, fugitif, dont les métamorphoses sont si fréquentes, vous n'avez pas le droit de le mépriser ou de vous en passer. En le supprimant, vous tombez forcément dans le vide d'une beauté abstraite et indéfinissable, comme celle de l'unique femme avant le premier péché. [...]

Il est sans doute excellent d'étudier les anciens maîtres pour apprendre à peindre, mais cela ne peut être qu'un exercice superflu si votre but est de comprendre le caractère de la beauté présente. Les draperies de Rubens ou de Véronèse ne vous enseigneront pas à faire de la moire antique, du satin à la reine, ou toute autre étoffe de nos fabriques, soulevée, balancée par la crinoline ou les jupons de mousseline empesée. [...] En un mot, pour que toute modernité soit digne de devenir antiquité, il faut que la beauté mystérieuse que la vie humaine y met involontairement en ait été extraite. C'est à cette tâche que s'applique particulièrement M. G.



La foule urbaine offre à l'artiste d'autres vies que la sienne et féconde son imagination.

« Les foules »

Le Spleen de Paris - Petits poèmes en prose (1869)

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

Multitude, solitude : termes égaux et convertibles pour le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée.

Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant ; et si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privé l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.



Tableaux

Constantin Guys, *Femme relevant sa jupe et marchant vers la gauche* ; *La foule au théâtre*, XIXe s..

Une mélancolie renouvelée, figure de la beauté baudelairienne

La mélancolie,
un topos romantique

Mélancolie de Constance-Marie Charpentier
(1767-1849), 1801.



Théophile Gautier et la mélancolie selon ses contemporains



Extrait de « Melancholia », *La comédie de la mort*, 1838

Voilà comme Dürer, le grand maître allemand,
Philosophiquement et symboliquement,
Nous a représenté, dans ce dessin étrange,
Le rêve de son cœur sous une forme d'ange.
Notre mélancolie, à nous, n'est pas ainsi ;
Et nos peintres la font autrement. La voici :
– C'est une jeune fille et frêle et malade,
Pendant ses beaux yeux bleus au bord de quelque rive,
Comme un wergis-mein-nicht que le vent a courbé ;
Sa coiffure est dé faite, et son peigne est tombé,
Ses blonds cheveux épars coulent sur son épaule,
Et se mêlent dans l'onde aux verts cheveux du saule ;
Les larmes de ses yeux vont grossir le ruisseau,
Et troublent, en tombant, sa figure dans l'eau.

Melencolia d'Albrecht Dürer (1471-1528), 1514.

Le Spleen de Paris / Petits poèmes en prose (1869)

Extrait de la lettre - dédicace « À Arsène Houssaye¹ »

[...] Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ?

C'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant. [...]

« Le désir de peindre »

Malheureux peut-être l'homme, mais heureux l'artiste que le désir déchire !

Je brûle de peindre celle qui m'est apparue si rarement et qui a fui si vite, comme une belle chose regrettable derrière le voyageur emporté dans la nuit. Comme il y a longtemps déjà qu'elle a disparu !

Elle est belle, et plus que belle ; elle est surprenante. En elle le noir abonde : et tout ce qu'elle inspire est nocturne et profond. Ses yeux sont deux antres où scintille vaguement le mystère, et son regard illumine comme l'éclair : c'est une explosion dans les ténèbres.

Je la comparerais à un soleil noir, si l'on pouvait concevoir un astre noir versant la lumière et le bonheur. Mais elle fait plus volontiers penser à la lune, qui sans doute l'a marquée de sa redoutable influence ; non pas la lune blanche des idylles, qui ressemble à une froide mariée, mais la lune sinistre et enivrante, suspendue au fond d'une nuit orageuse et bousculée par les nuées qui courent ; non pas la lune paisible et discrète visitant le sommeil des hommes purs, mais la lune arrachée du ciel, vaincue et révoltée, que les Sorcières thessaliennes contraignent durement à danser sur l'herbe terrifiée !

Dans son petit front habitent la volonté tenace et l'amour de la proie. Cependant, au bas de ce visage inquiétant, où des narines mobiles aspirent l'inconnu et l'impossible, éclate, avec une grâce inexprimable, le rire d'une grande bouche, rouge et blanche, et délicieuse, qui fait rêver au miracle d'une superbe fleur éclose dans un terrain volcanique.

Il y a des femmes qui inspirent l'envie de les vaincre et de jouir d'elles ; mais celle-ci donne le désir de mourir lentement sous son regard.

Extrait du poème « Les veuves »

[les poètes]

« se sentent irrésistiblement entraînés vers tout ce qui est faible, ruiné, contristé, orphelin.

Un œil expérimenté ne s'y trompe jamais. Dans ces traits rigides ou abattus, dans ces yeux caves et ternes, ou brillants des derniers éclairs de la lutte, dans ces rides profondes et nombreuses, dans ces démarches si lentes ou si saccadées, il déchiffre tout de suite les innombrables *légendes* de l'amour trompé, du dévouement méconnu, des efforts non récompensés, de la faim et du froid humblement, silencieusement supportés. »

¹ Dans l'éloge funèbre qu'il prononce pour Arsène Houssaye (1814-1896), Zola dit de lui qu'il fut l'un « des derniers grands chênes de l'arbre romantique ». Homme de lettres, directeur de la revue *L'Artiste*, publiant aussi dans *La Revue des deux mondes*, mais aussi administrateur général de la Comédie-Française (1849-1856), Arsène Houssaye est aujourd'hui essentiellement connu comme le dédicataire du *Spleen de Paris* de Baudelaire. La dédicace est par ailleurs, en d'autres endroits que ceux cités ici, assez ironique à son égard : Baudelaire voyait en lui un littérateur plus qu'un écrivain.

« Les fenêtres »

Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par-delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : « Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ? » Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?

	<h1>DST de français n° 1</h1>
Date : Mardi 18 septembre 2018	Durée de l'épreuve : 1h30
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L
Matériel autorisé : Aucun	
<p>Consignes particulières : merci de laisser la première page vierge, hormis les informations d'usage.</p> <p>Bon courage !</p>	

Objet d'étude

Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.

Corpus

- Texte A : Joachim du Bellay, « Heureux qui, comme Ulysse... », Les Regrets, 1558.
- Texte B : Victor Hugo, « Exil », Les quatre vents de l'esprit, 1881.
- Texte C : Mahmoud Darwich, « À ma mère », Un amant de Palestine, 1966.
- Texte D : Hassan Yassine, « Malédiction », publié dans Le Magazine littéraire, 2018.

Au choix : question sur corpus...

Grâce à quelles figures et à quelles images ces poèmes évoquent-ils l'épreuve de l'exil ? Quels sentiments sont ainsi exprimés ?

ou ébauche de commentaire littéraire...

Commentez, au choix, « Heureux qui, comme Ulysse... » de Joachim du Bellay ou « Exil » de Victor Hugo. Rédigez une introduction et une partie complète (celle de votre choix).

ou ébauche de dissertation

L'écriture poétique vous paraît-elle destinée à exprimer les sentiments du poète, ou à refléter ceux du lecteur ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus, sur ceux que vous avez étudiés en classe, ainsi que sur vos lectures personnelles. Rédigez une introduction et une partie complète (celle de votre choix).

Texte A - Joachim du Bellay, « Heureux qui, comme Ulysse... », Les Regrets, 1558.

Poète de la Pléiade, Joachim du Bellay a suivi son oncle, le cardinal Jean du Bellay, à Rome, foyer de la culture antique et objet de la rêverie des humanistes au XVI^e siècle. Mais la ville éternelle se révèle source de déceptions et lui inspire des « Regrets », comme en témoigne le titre de son célèbre recueil, d'où est issu ce poème.

1 Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 Ou comme celui-là qui conquiert la toison,
 Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
 Vivre entre ses parents le reste de son âge !

5 Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
 Fumer la cheminée, et en quelle saison
 Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
 Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

10 Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
 Que des palais Romains le front audacieux,
 Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

14 Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
 Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
 Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Texte B - Victor Hugo, « Exil », in Les quatre vents de l'esprit, 1881.

Si Les quatre vents de l'esprit paraît en 1881, il comprend en réalité des poèmes plus anciens, écrits pendant la période de l'exil de Victor Hugo, où l'ont précipité le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et l'avènement du Second Empire. Mais l'épreuve de cet exil est comme redoublée par le deuil des proches.

- 1 Si je pouvais voir, ô patrie,
Tes amandiers et tes lilas,
Et fouler ton herbe fleurie,
Hélas !
- 5 Si je pouvais, - mais, ô mon père,
Ô ma mère, je ne peux pas, -
Prendre pour chevet votre pierre,
Hélas !
- Dans le froid cercueil qui vous gêne,
10 Si je pouvais vous parler bas,
Mon frère Abel, mon frère Eugène¹,
Hélas !
- Si je pouvais, ô ma colombe²,
Et toi, mère³, qui t'envolas,
15 M'agenouiller sur votre tombe,
Hélas !
- Oh ! vers l'étoile solitaire,
Comme je lèverais les bras !
20 Comme je baiserais la terre,
Hélas !
- Loin de vous, ô morts que je pleure,
Des flots noirs j'écoute le glas ;
Je voudrais fuir, mais je demeure,
25 Hélas !
- Pourtant le sort, caché dans l'ombre,
Se trompe si, comptant mes pas,
Il croit que le vieux marcheur sombre
29 Est las.

¹ Ce sont les frères de Victor Hugo, morts avant lui.

² Allusion probable à Léopoldine Hugo, morte noyée en 1843.

³ Allusion probable à l'épouse de Victor Hugo et mère de ses enfants, Adèle Foucher, morte en 1868.

Texte C - Mahmoud Darwich, « À ma mère »¹, in Un amant de Palestine, 1966.

Figure emblématique de la poésie et de la cause palestiniennes, Mahmoud Darwich a été chassé enfant de son village de Galilée, en 1948, lors de l'établissement de l'état d'Israël. Emprisonné à plusieurs reprises, il connaît une vie d'exil - à Beyrouth, au Caire, à Moscou, à Paris. Mais son œuvre poétique dépasse cependant le cadre du conflit israélo-palestinien.

- 1 J'ai la nostalgie du pain de ma mère,
Du café de ma mère,
Des caresses de ma mère...
Et l'enfance grandit en moi,
- 5 Jour après jour,
Et je chéris ma vie, car
Si je mourais,
J'aurais honte des larmes de ma mère !
- 10 Fais de moi, si je rentre un jour,
Une ombrelle pour tes paupières.
Recouvre mes os de cette herbe
Baptisée sous tes talons innocents.
Attache-moi
Avec une mèche de tes cheveux,
- 15 Un fil qui pend à l'ourlet de ta robe...
Et je serai, peut-être, un dieu,
Peut-être un dieu,
Si j'effleurais ton cœur !
- 20 Si je rentre, enfouis-moi,
Bûche, dans ton âtre.
Et suspends-moi,
Corde à linge, sur le toit de ta maison.
Je ne tiens pas debout
Sans ta prière du jour.
- 25 J'ai vieilli. Ramène les étoiles de l'enfance
Et je partagerai avec les petits des oiseaux,
Le chemin du retour...
Au nid de ton attente !

¹ Traduit de l'arabe par Elias Sanbar.

Texte D - Hassan Yassine, « Malédiction »¹, publié dans Le Nouveau Magazine littéraire, 2018.

Opposant du gouvernement soudanais, ciblé par la répression, cet écrivain qui militait dans son pays pour l'accès des enfants pauvres aux médicaments a dû migrer en France en 2016.

1 Moi qui tiens secret le cordon qui me relie à l'utérus céleste
 J'entends crier le vent et ça geint tout autour
 Quand on discute ensemble, moi et les roses

 J'apprécie le chant des murs qui m'écrasent

5 Mon amie la peur me tient aux tripes
 C'est le rien qui me soutient.

 Passants, n'implorez pas la miséricorde de Dieu sur moi
 Comme si j'étais un réprouvé croulant sous les fautes
 Qui en appelle à la divinité

10 Passez votre chemin sans pitié ni regard
 Ou plutôt donnez-moi un grand sac-poubelle opaque
 Pour m'y emballer
 Avec ma tristesse
 Ma défaite

15 Mon néant
 J'en ferai ma tambouille et je l'avalerais

 [...] Je suis comme une charogne en plein Paris
 Je pue
 Je révulse vos longs corps parfumés et fleuris

20 J'excite votre haine envers moi et les miens
 Contre tous ceux que les guerres en rafales ont criblés

 [...] Je n'ai plus d'appétit, plus de goût
 Rien ne m'attire
 Pas même mon enfant, le fruit de mes entrailles

25 Rien ne me séduit
 Pas même celle qui forme ma moitié
 Et ouvre à ma pénétration
 Tout l'inconnu du désir

 [...] Ah ! Si seulement les roses pouvaient pousser sur mon cœur

30 Me parfumer les poumons
 Faire une beauté à ma vermine
 Alors mon cœur battra au son des cloches [...]

¹ Traduit de l'arabe par Saida Benayad.